

France Ducasse, Patrick Nicol, Pierre Samson

Hugues Corriveau

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2010). Compte rendu de [France Ducasse, Patrick Nicol, Pierre Samson]. *Lettres québécoises*, (138), 21–22.

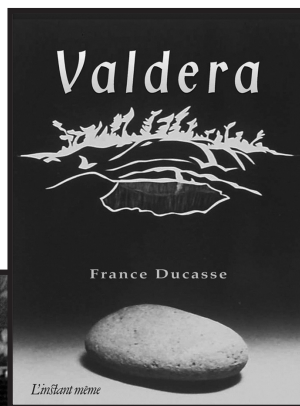


France Ducasse, *Valdera*, Québec, L'instant même, 2009, 252 p., 25 \$.

Chant des harmonies

Joyeusement écrit, ce roman nous fait entrer dans le monde insolite d'une écrivaine, mère de famille, membre d'une chorale, attentive au temps jusqu'à l'essoufflement.

Depuis *La vie de Léonce et Léonil* (Les Herbes rouges, 1986), France Ducasse nous prouve son amour des mots ou des jeux que le langage peut suggérer. Elle a une manière personnelle de mélanger les genres, de faire s'entrecroiser des éléments de vie réelle et de pure fiction. Rares sont les histoires qui



FRANCE DUCASSE

Valdera a une sœur, Valderi. Cette dernière a un grand talent pour le chant qu'elle n'exploitera pas. Or, Valdera l'envie, souhaiterait avoir cette qualité de voix qui transcende le quotidien. Elle deviendra membre d'une chorale afin d'égaliser, peut-être, cette sœur admirée. Ainsi apprendra-t-elle avec minutie la partition du *Cantique des Cantiques* de Giovanni Pierluigi Da Palestrina. Musique sous-jacente qui rythme le style formidable de l'auteure. C'est un prétexte pour ouvrir les diverses figures d'un Janus démultiplié au plan familial. Comme on dit : chacun a sa chacune qui lui est attachée de façon subtile en une œuvre presque alchimique retraçant les liens du sang. Complémentaires les uns les autres, les personnages forment une smala inextricable qui engendre amour et soutien, regard impératif et pensée analogue. Ainsi en est-il d'Adrienne, mère de Ludovic ou de Ludivine (énigme ambiguë, porteuse de ce roman, voyageuse-amoureuse), de Chère-Élise et Cher-Eugène, ou encore de Pierre-Pol, fils d'Anatole et de Barbara. Ils sont nombreux dans cette famille élargie à tenir les uns aux autres, à vivre en une harmonie au cœur d'une nature presque bienheureuse. Il n'y a pas à vraiment parler d'histoire palpitante dans ce très beau roman, plutôt des quêtes identitaires, des manières contournées de s'approcher de vérités obscures mais jamais vraiment inquié-

transpirent le plaisir à ce point, qui transfigurent, en quelque sorte, même la mort de certains protagonistes. Tout y est investi dans une sorte de déferlement de l'imaginaire, d'un jeu amoureux qui relance les personnages d'aventure en passion.

JEU DE MIROIR

tantes. Du moins quand on est certain de l'appui de l'autre, celui qui à côté joue le jeu de piste.

MORTE PRÉCIEUSE

Comment résister, par exemple, à la beauté créée par ces cendres d'Adrienne, répandues au-dessus de la rivière proche, quand, « mêlée à de la poussière de diamant, Adrienne brille de tous ses feux. Le feu est dans l'eau. Sous l'ardeur pétillante des cendres de la vieille dame, l'eau scintille, l'eau des yeux et l'eau vive, l'eau des ruisseaux, des rivières, des lacs, des fleuves, des mers et des océans » (p. 227). Ce n'est donc pas sans poésie que se déroule cette histoire et c'est heureux, et c'est jouissif. Roman à lire, vraiment, pour sa magie et la folie douce de ses dérapages imaginaires.



Patrick Nicol, *Nous ne vieillirons pas*, Montréal, Leméac, 2009, 136 p., 13,95 \$.

L'âge incertain

La précision de la prose méticuleuse et économe de Patrick Nicol convainc plus que jamais de son talent exceptionnel dans *Nous ne vieillirons pas*. On le dit parfois, mais là, il y a bien une véritable petite musique qui témoigne d'un véritable écrivain.

Cette histoire tient à presque rien, à quelques souffles un soir de désœuvrement, car l'inquiétude est venue à ce professeur qui ne s'en remet pas d'avoir quarante ans et qui se questionne sur les effets à long terme de ce vieillissement inéluctable. S'additionnent alors les soupçons devant le délabrement quotidien, sur les fidélités continues, sur les rencontres éphémères ou les amours permanentes. On pourrait croire cette thématique usée ou obsolète tellement elle a été investie. Or, chez Nicol, c'est la manière d'aborder les tourments les plus insidieux qui entraîne l'adhésion. Car se mettent en place, dans le présent dissolu, les aléas venus de la jeunesse du narrateur, les origines de ce qui se déconstruit lentement mais irrévocablement.

LE REGARD ET LA PAROLE

Le narrateur, donc, professeur lui-même, se rappelle avoir été en contact, de façon privilégiée durant ses études universitaires, avec un professeur désolant et désolé qui attirait à la fois son admiration la plus vive et sa consternation la plus refoulée. Longtemps ils eurent des discussions à propos de la vie, de l'efficacité d'une parole transmise souvent en pure perte, de la fragilité des contacts humains. Pendant ce temps, il fréquente une jeune fille à lunettes. Devenu lui-même un olibrius se produisant devant des classes plus ou moins amorphes, il se questionne sur son métier, sur sa vie de couple, sur son rôle de père d'une ado de quinze ans, sur ses relations avec une étudiante moche, « poche » et nunuche,

Patrick Nicol

Nous ne
vieillirons pas

LEMÉAC



PATRICK NICOL

sur les tâches ménagères et les trahisons à la petite semaine. Tout cela est franc, direct, troublant de vérité, dérangeant même à force d'une sorte de petite cruauté fuyante dans l'analyse intrinsèque des sentiments délétères qui viennent à ceux qui traversent une période de remise en question.

LE CHANT DE L'ÂME EN PEINE

Ainsi, l'angoisse fouit l'âme. Regardant son professeur d'université au moment d'une rencontre dans son bureau, le narrateur ne peut s'empêcher de se dire: «Je risque de vieillir

comme ça.» (p. 47) La constatation effraie, creuse l'abîme vers ce qui, inéluctable, s'ouvre de l'avenir. Ne se dit-il pas, fataliste: «Le professeur ne raconte rien d'autre que ma propre vie, mais située dans un autre décor» (p. 88)? L'avenir tout entier sous les traits de cet être emporté par les petites défaites journalières et professionnelles, mauvais professeur et mauvais vivant. La question essentielle, il la posera au professeur au cours d'un appel téléphonique: «Comment se fait-il qu'en vieillissant les hommes comme nous devenons insignifiants?» (p. 105) Le roman tourne autour de cette faille qu'il faut transgresser pour savoir vivre à la mesure de ses espoirs, de la considération qu'on a de nous-même, de l'ambition qui nous soutient vers la réussite, tout aléatoire soit-elle, de notre existence. Roman superbe de finesse et d'un style parfaitement accordé au propos qu'il tient, voici une voix que je suis depuis longtemps avec un intérêt jamais démenti.

☆☆ 1/2

Pierre Samson, *Arabesques*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 510 p., 29,95 \$.

Quartier privé

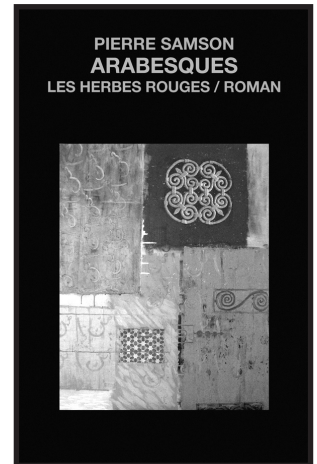
Confondant, *Arabesques* tient de l'entourloupette savantissime, dont le style, presque amphigourique parfois, restreint l'espace au cœur de l'excès.

Que de préciosité dans ce roman! Le jeu que propose Pierre Samson est à la limite du supportable tellement les phrases en sont tarabiscotées à force de se vouloir ciselées telles des mignardises. Par exemple, dans «Margot vous présente Yvonne», on a droit à ceci: «Bottée et sanglée cette fois dans sa canadienne à brandebourgs usés et à bûchettes d'os oblongues et veinées de bistre, la tignasse enfournée dans un schapska d'homme, elle retrouva novembre.» (p. 350) La précision est sans doute à ce prix! D'habitude, je ne suis pas si frileux.

UNE MANIÈRE DE COMPOSITION

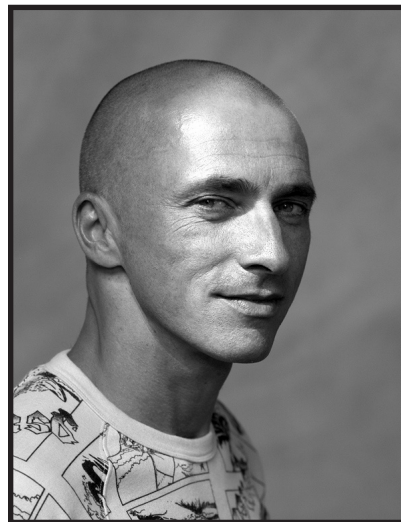
Protégés dans un quadrilatère de Montréal, les personnages vivent repliés sur des lois mémorielles qui en assurent la pérennité. De vilains spéculateurs veulent raser le lieu pour laisser place à l'autoroute devant remplacer l'actuelle rue Notre-

Il y a beaucoup de monde là-dedans, entre autres Pax et Margot y tiennent le plus souvent le crachoir, et quand ils se taisent, c'est pour passer la parole à Édith, à Bastien et à combien d'autres qui, pour la plupart, s'interrogent sur l'opportunité d'accepter en leur rang un nouveau venu du nom de Youssi.



Dame (on connaît la saga). Mais l'endroit protège des dieux tutélaires empêchant les habitants de trop s'égarer. C'est le cas du «Divin Escalier» décrit sobrement

par Samson, dont je préleve ici la substantifique moelle dans ce monologue de l'escalier lui-même: «Se retrouver dans mon dédale, c'est savoir se rapeler. Pour vous venir en aide, il y a, bien entendu, un langage géométrique composite: [...] trapans décorés de chutes d'ornements ou nus; volée s'élançant dextrorsum ou en sens contraire, branche ou non, raide ou brise-cou deux quarts tournants, ou en fer à cheval, ou en caracole, hélicoïdale, en hêtre, en chêne, en érable, en tauari exotique; balustres en gorgerin, à rincaux, hathoriques ou campaniformes; trémie hexagonale; limon à crémaillère ou uni; vermiculure tracée [...]» (p. 456)



PIERRE SAMSON

DES ZINZINS ZIGOTOS

Il y a beaucoup de monde là-dedans, entre autres Pax et Margot y tiennent le plus souvent le crachoir, et quand ils se taisent, c'est pour passer la parole à Édith, à Bastien et à combien d'autres qui, pour la plupart, s'interrogent sur l'opportunité d'accepter en leur rang un nouveau venu du nom de Youssi. Ce dernier est en fait le cheval de Troie envoyé par les méchants spéculateurs pour convaincre la tribu de quitter les lieux. L'histoire n'est pas sans intérêt, n'étaient les trop nombreux écarts, parfaitement assumés par l'auteur qui présente son œuvre comme «touffue, voire monstrueuse, composée de digressions et trouée de fuites [...]». C'est que voilà, à force de vouloir que son roman soit «un vibrant plaidoyer pour une langue libre de déployer ses trésors», on perd ses référents, on s'égaré un peu dans les méandres tarabiscotés de paragraphes souvent superflus (quoique beaux, sans aucun doute, voués au beau français fleuri) mais, ô combien! lourdingues. Je me prends à penser à l'exceptionnel roman de Jean-Simon DesRochers qui nous propose, dans *La canicule des pauvres*, un semblable microcosme composite mais, ô combien! plus dynamique, quoique écrit dans une langue infiniment moins châtiée (même souvent fautive), mais qui garde en elle la force des œuvres foisonnantes. 📖